



Regarder l'effondrement en face : entre peurs, polémiques et leviers



Avant-propos

Fin du monde, effondrement, catastrophe écologique, éco-anxiété... Ces mots résonnent de plus en plus aux oreilles des jeunes – et moins jeunes – générations. Face aux constats et prédictions alarmants quant à l'état de la planète, l'idée d'un effondrement des sociétés industrielles provoque bien des peurs pour l'avenir. En ce début d'année où l'on s'échange les meilleurs vœux, est-ce possible de regarder les réalités scientifiques dans les yeux sans sombrer intérieurement et abandonner tout espoir ? En s'appuyant sur les ouvrages de chercheurs collapsologues, Bénédicte Quinet, formatrice au Cefoc, interroge ce que provoque l'idée d'effondrement, les polémiques qu'elle suscite mais aussi les espoirs et leviers d'action auxquels elle invite.



Le Cefoc (Centre de formation Cardijn) est une association d'Éducation permanente qui organise chaque année une cinquantaine de groupes de formation en Belgique. Ces groupes rassemblent des personnes issues ou solidaires des milieux populaires. Les différentes formations proposées visent à s'interroger sur le sens de la vie, à réfléchir à comment vivre ensemble de manière citoyenne, en agissant dans le sens d'une société plus démocratique et plus solidaire.

Dans le prolongement de ses activités de formation, le Cefoc publie chaque année de courts textes d'analyse et une étude. Les thématiques abordées trouvent leur source dans les réflexions mises sur la table par les participants aux formations. Les textes sont destinés aux acteurs du monde associatif et à tout citoyen à la recherche d'outils de compréhension de la société susceptibles de favoriser l'émancipation et la mobilisation individuelles et collectives.

Récemment, deux initiateurs de la collapsologie*, Pablo Servigne et Gauthier Chapelle, ont publié un ouvrage au titre évocateur : *L'effondrement (et après) expliqué à nos enfants... et à nos parents*¹. Ce livre est construit en une série de dialogues entre un ingénieur collapsologue et sa fille de 13 ans, son fils de 22 ans et enfin, ses parents de 75 ans. Chacun de ces dialogues aborde la question de l'effondrement de nos sociétés modernes. Ils explorent, entre autres, les différentes manières de s'interroger et d'agir de la jeune génération face à l'urgence de la situation climatique.

*La collapsologie est un courant de pensée multidisciplinaire qui envisage les risques, les causes et les conséquences d'un effondrement de la civilisation thermo-industrielle, c'est-à-dire basée sur une industrie qui fonctionne essentiellement grâce aux énergies fossiles. Le terme a été proposé par les scientifiques Pablo Servigne et Raphaël Stevens, dans leur ouvrage *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations futures* publié en 2015.

L'effondrement : un récit mythologique de notre époque ?

Au-delà des prédictions, on peut d'ores et déjà observer une kyrielle de « mauvaises nouvelles » au sujet du vivant et des conditions d'habitabilité de la Terre. Par exemple, on estime aujourd'hui que les espèces vivantes s'éteignent à un rythme plus élevé que durant la période préindustrielle. Tant et si bien que certains évoquent le début d'une sixième extinction de masse, la précédente étant celle des dinosaures, il y a 65 millions d'années². Si les constats sont déjà alarmants, les scientifiques annoncent des « boucles de rétroaction », c'est-à-dire des conséquences en chaîne qui produisent une sorte d'effet boule de neige incalculable scientifiquement. Les effondrements déjà à l'œuvre (50°C dans certaines régions, extinction massive des espèces animales et végétales, ouragans, méga-inondations, mégafeux...) sont appelés à s'aggraver de

¹ Paris, Seuil, 2022.

² À ce sujet, voir entre autres une précédente analyse de J. DEWEZ, *La vie sur terre en danger : à qui la faute ?*, Analyse n°9, Namur, Cefoc, 2019.

manière exponentielle et à produire un effet domino, avec des conséquences sociales, économiques, politiques (crises financières, guerres, déplacements massifs de population, pénuries...).

Ces données scientifiques sont « pétrifiantes », comme dans le mythe grec de Méduse, cette divinité qui pétrifie ceux qui la regardent dans les yeux. Est-ce possible de regarder les réalités scientifiques dans les yeux sans sombrer intérieurement ? Sans considérer que « foutu pour foutu », ça ne vaut plus la peine de se bouger ? Et si parvenir à regarder la catastrophe à venir en face permettait de se donner les moyens de l'éviter ? Ou peut-être, plutôt, s'agirait-il de s'appuyer sur l'incertitude d'un effondrement, – et donc, sur l'espoir qu'elle permet –, pour se mobiliser et agir ensemble. Car après tout, « *savoir si on est véritablement en train de vivre un effondrement, c'est une question pour les historiens du futur* »³...

L'effondrement, source de polémiques

L'idée d'effondrement charrie quantité de peurs et donc, aussi, de discours qui peuvent contribuer à empêcher de regarder « en face » les catastrophes en cours, les risques à venir et les pistes d'action. En voici quelques exemples.

« Les collapsologues sapent le moral »

Mais n'est-ce pas plutôt le monde tel qu'il tourne qui plombe le moral ? Des études sur l'éco-anxiété chez les jeunes montrent que les catastrophes leur font moins peur que l'inaction politique face aux enjeux climatiques.

« Il y a toujours eu des prophètes d'apocalypse »

L'effondrement n'est pas une prédiction. Le vrai problème n'est pas de savoir quand les risques majeurs vont arriver mais bien comment il s'agit de les gérer.

« Ce n'est pas à nous de gérer les problèmes majeurs, il y a des gens qui s'en occupent »

Ne s'agit-il pas plutôt d'assumer sa part de responsabilité et de soutenir celles et ceux

³ *Ibid.*, p.46.

qui ont des idéaux et qui s'engagent, comme au temps de la résistance ?

« Croire que les riches vont consommer moins, c'est utopiste, ça n'arrivera pas ! »

La surpopulation n'est pas le premier problème : c'est plutôt la surconsommation d'une partie de la population mondiale au détriment des autres. Par ailleurs, diminuer la population est très difficile et prendrait des décennies. Le seul levier rapide serait que les riches consomment moins et qu'ils partagent dans les limites soutenables par la biosphère.

« La technologie va solutionner les problèmes, par exemple, les voitures électriques »

Le GIEC est clair, il ne s'agit pas d'émettre moins de gaz à effet de serre, il faut cesser d'en émettre. Or, rien que le « coût carbone » de la production des voitures électriques va doubler. La « voiture propre » n'existe pas ! L'enjeu majeur, aujourd'hui, est de parvenir à laisser les énergies fossiles dans les sous-sols.

« Avec l'économie virtuelle, on pourrait maintenir une bonne croissance qui pollue moins »

La réponse est la même que pour « les voitures propres » : le virtuel est un quasi-esclavage moderne et du pur colonialisme si on prend en compte la fabrication des matériaux qui rendent possibles ces technologies (extraction du cuivre, du cobalt, électricité, pollution, travail dangereux dans les mines et sous-payé...).

« Le nucléaire, ça produit beaucoup et c'est propre pour le climat »

Et ça produit des déchets à surveiller pendant plusieurs générations... Le nucléaire incarne « l'hubris »⁴ des ingénieurs qui « postulaient tout simplement des milliers d'années de stabilité politique » en n'envisageant pas les risques d'une guerre éventuellement proche d'une centrale. Il est le symbole de « l'incapacité à remettre en question notre manière de vivre »⁵.

⁴ Chez les Grecs anciens, le terme qualifiait la démesure, l'orgueil, le sentiment de toute-puissance.

⁵ *Ibidem*, p.136-137.

« Personne ne veut revenir à la bougie, ni redevenir pauvre »

Avec le ralentissement du rythme de vie pendant le confinement (au temps de la pandémie de Covid 19), « on est presque arrivé dans les clous au niveau des objectifs climatiques »⁶. Il faudrait parvenir à maintenir un tel rythme tout en ayant un plus grand souci de justice sociale. A *contrario*, sans un partage des richesses, la pauvreté à une plus large échelle est bien ce qui risque de se produire... Il s'agit donc de sortir de la compétition entre les États, en mettant en place, par exemple, une coopération mondiale qui prenne en compte à la fois les enjeux de justice sociale et climatique.

Au-delà des analyses, on comprend que l'enjeu de la collapsologie est d'œuvrer à activer les capacités d'action. Avec, d'une part, des actes écologiques à l'échelle individuelle autant que collective et, de l'autre, des prises de décision politiques globales. L'ouvrage *L'effondrement et après...* ainsi que de précédents ouvrages de Pablo Servigne, Gauthier Chapelle et Raphaël Stevens proposent une série de leviers pour faire face à l'effondrement.

Des leviers

Premièrement, pour faire face à l'effondrement, un travail des consciences, à différents niveaux, pourrait être bénéfique. On l'a dit, l'effondrement est un sujet « haute tension » et qui fait peur. Si on garde ses peurs en soi, elles peuvent miner. Au contraire, **partager librement ses peurs**, ses désespoirs ou encore ses colères participe à construire la confiance entre les personnes et à « mettre en mouvement ».

Il semble aussi essentiel de construire des liens de qualité, en remplaçant **l'empathie** au centre des relations, que ce soit dans les échanges avec nos semblables ou dans le rapport avec l'ensemble du vivant non-humain. Ainsi, par exemple, quand on aborde des discussions « effondristes », plutôt que d'essayer de convaincre, ne gagnerait-on pas à partager les doutes, à être à l'écoute de l'autre tout en essayant d'apporter son point de vue de manière « non guerrière » ?

⁶ *Ibidem*.

L'encouragement à remettre de l'empathie dans nos relations n'est pas sans lien avec une autre invitation : celle de **valoriser l'entraide plutôt que la compétition**. En effet, dès le plus jeune âge, la société moderne formate l'individu à vaincre, à être le meilleur, le plus performant... Elle éloigne alors nécessairement l'autre de soi plutôt que d'apprendre à se mettre à sa place. En contrepoint de la « loi de la jungle » et de la compétition, plébiscitée dans nos sociétés modernes, l'entraide est pourtant une clé de (sur)vie importante. Les scientifiques Pablo Servigne et Gauthier Chapelle⁷ montrent d'ailleurs combien elle a toujours été à l'œuvre au cœur du vivant et entre humains.

Au-delà d'un travail sur les émotions et la communication, il y aurait aussi à **inventer d'autres manières de vivre**, individuellement et collectivement. Face à l'effondrement, on peut agir ici et maintenant en promouvant des alternatives. Par exemple, les ZAD⁸, la désobéissance civile non violente... Inventer, c'est aussi s'exercer collectivement aux catastrophes. Dans le même sens, modifier ses modes de vie suppose d'apprendre à renoncer, dans une société de l'abondance (« consommer moins de tout » : énergies, viande, Internet...). Pour nos sociétés occidentales, il s'agit d'un véritable travail de « sevrage » pour laisser les combustibles fossiles dans le sous-sol. Il nous faut apprendre à renoncer à nos vies confortables, c'est-à-dire rien moins que réinventer nos modes de vie. Mais cet effort vers une plus grande sobriété doit nécessairement s'accompagner d'une plus grande justice sociale. Ce sevrage ne serait acceptable que si tout le monde s'y met, y compris et avant tout les plus riches, les industries, les multinationales, les États.

Enfin, dans l'ouvrage *L'effondrement (et après) expliqué à nos enfants... et à nos parents*, le collapsologue estime que « développer une « **spiritualité laïque et collective** » permettrait de combler un

⁷ G. CHAPPELLE, P. SERVIGNE, *L'entraide, l'autre loi de la jungle*, Paris, Les liens qui libèrent, 2017.

⁸ Les Zones à défendre (France, Belgique, Suisse) désignent une forme de squat à vocation politique, la plupart du temps à l'air libre, et généralement destinée à s'opposer à un projet d'aménagement ainsi qu'à déployer des modes de vie autonomes.

manque de sagesse devenu dangereux pour l'humanité. Il invite à un travail d'ordre spirituel, d'élargissement du « moi », du « nous », de la communauté pour prendre conscience que l'autre, les autres et la Terre font partie de soi. Il plaide ainsi pour un « développement collectif » en contraste avec le business du « développement personnel » ; une vision du monde qui s'oppose au « chacun pour soi ».

Une « adaptation radicale »

Pour promouvoir un changement de cap vers un autre modèle de société, vers davantage de justice sociale et climatique, la posture de la « Deep Adaptation » (adaptation radicale) peut être inspirante.

Cette proposition est inspirée de collapsologues anglais et s'articule autour de quatre « R » :

- **Résilience** (conserver) : c'est la capacité d'un système complexe à se métamorphoser après une crise. Il s'agit ici de favoriser la renaissance du vivant, la repousse de ce qui nous semble à conserver pour rebondir.

- **Renoncement** (supprimer) : à quels comportements « écocidaire » (c'est-à-dire qui endommagent irrémédiablement l'écosystème) renoncer pour ne pas aggraver la situation ? Ici se posent des choix politiques : qu'est-ce qui est indispensable/essentiel aujourd'hui ? C'est une question gênante pour les modernes qui ont bâti la civilisation sur la liberté individuelle.

- **Restauration** (créer) : que pouvons-nous réhabiliter et qui serait vraiment utile au vivant ? (par exemple : des forêts sauvages, de la nourriture de saison, des loisirs sans électronique...)

- **Réconciliation** : il s'agit ici de réclamer justice et réparation pour toutes les dominations où des dominants réduisent des dominés à des objets (rapports entre riches-pauvres, colonisateurs-colonisés, humains-non humains...).

Face aux constats d'effondrements et aux peurs que les prédictions scientifiques charrient, voilà quelques clés qui peuvent aider à comprendre et à agir, personnellement et collectivement. Deux autres points cardinaux de la « boussole

collapsologique » sont intéressants à partager en ce début d'année : l'espoir et la joie. L'espoir tel qu'inspiré par une phrase de Vaclav Havel, écrivain dissident devenu président de la Tchécoslovaquie, en 1989 : « *L'espoir ne se fonde pas sur le résultat de nos actions, mais sur la certitude que ce que nous faisons est juste, quoi qu'il arrive* ». Et la joie, celle qu'il faut sans cesse aller chercher pour ne pas déprimer.

Ainsi, à la fin de *L'effondrement et après...*, le collapsologue entre en discussion avec ses deux enfants pour partager leurs sources de joie : par exemple, la vie au contact du vivant.

Et vous, quelles sont vos sources d'espoir et de joie ?



Bénédicte Quinet,
Formatrice permanente au Cefoc

Pour aller plus loin

Joseph DEWEZ, *La vie sur terre en danger : à qui la faute ?*, Analyse n°9, Namur, Cefoc, 2019.
Accessible en ligne : www.cefoc.be/IMG/pdf/analyse_14_2019.pdf.

Bénédicte QUINET, *De l'effondrement à l'entraide*, Analyse n°7, Namur, Cefoc, 2018.
Accessible en ligne : www.cefoc.be/IMG/pdf/analyse_7_2018.pdf.

Bénédicte QUINET, *Transition écologique. Sortir du sentiment d'impuissance, de l'individuel au collectif*, Analyse n°10, Namur, Cefoc, 2015.
Accessible en ligne : www.cefoc.be/IMG/pdf/analyse_10_2015.pdf.

Pablo SERVIGNE et Raphaël STEVENS, *L'effondrement (et après) expliqué à nos enfants... et à nos parents*, Paris, Seuil, 2022.

